

Franz
Bartelt

Hôtel du Grand Cerf



CADRE NOIR
SEUIL

HÔTEL
DU GRAND CERF

FRANZ BARTELT

HÔTEL DU GRAND CERF

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Gwenaëlle Denoyers

© Éditions du Seuil – mai 2017

ISBN 978-2-02-136637-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire
d'Alain Bertrand

DERNIER ÉTÉ DU XX^e SIÈCLE

Dimanche après-midi
Lundi

Paris. Dimanche après-midi.

Aujourd'hui, le nom de Rosa Gulingen ne dit plus rien à personne. Il y a une quarantaine d'années, il fut pourtant celui d'une des stars les plus célèbres du cinéma. Elle composait avec Armand Grétry, lui aussi bien oublié maintenant, un de ces couples que la foule fait mythe ou légende.

C'était une Allemande. Elle avait commencé sa carrière en France vers la fin des années trente, avant de tourner trois ou quatre films aux États-Unis. Auréolée de gloire hollywoodienne, elle était revenue s'installer à Paris, quelques mois après la Libération. On ne se souvient plus qu'elle trouva la mort dans une bourgade de l'Ardenne, sur la frontière franco-belge, où elle préparait le tournage d'un nouveau film : *Le Village oublié*. On l'avait découverte noyée dans sa baignoire. Armand Grétry, son partenaire à l'écran et son compagnon dans la vie, avait un moment été inquiété par la police. Puis, très vite, mis hors de cause.

« On n'a jamais retrouvé le coupable, dit Charles Raviotini en introduisant une cassette dans le magnétoscope.

– Il n'y avait peut-être pas de coupable, murmura Nicolas Tèque. Puisque la police a conclu à une mort accidentelle.

– Peut-être. Je t'ai réuni quelques journaux de l'époque.

L'enquête a conclu à un accident, c'est vrai. Rosa buvait comme un trou. Elle se serait endormie dans son bain. La police n'a pas jugé utile de chercher plus loin. Toutefois, certains journalistes ont écrit qu'il subsistait un doute. Je m'en tiens au doute. C'est ce qui fait rêver. »

Sur l'écran apparaissaient de brèves images muettes de Rosa et d'Armand.

« Ce sont des bouts de scènes, des essais, des choses sans grand intérêt artistique, expliquait Charles Raviotini. Mais tout a été filmé pendant la semaine précédant la mort de Rosa.

– Où tu as trouvé ça ? demanda Nicolas Tèque, d'une voix maussade.

– Dans une poubelle, je crois.

– Tu crois ?

– C'était il y a trois ou quatre ans, au moins. Il y avait des travaux dans l'immeuble que j'habitais à ce moment-là, rue La Fontaine. Les caves avaient été vidées. Sur le trottoir, parmi les détritiques et les gravats, j'ai aperçu une caisse contenant des bobines de films. Je l'ai chargée dans le coffre de la voiture. Un réflexe. Parce que ça me faisait de la peine de voir partir des films à la benne. J'ai mis ça dans un coin de mon bureau et je n'y ai plus pensé. L'autre jour, je suis retombé dessus. Comme je n'avais rien de mieux à faire, j'ai visionné quelques-unes de ces bobines. Il y en avait pour tous les goûts. Des publicités. Un documentaire sur Lisbonne. Des bandes-annonces. Et ça. Je l'ai fait reporter sur cassette. Pour toi. Regarde bien. »

Nicolas Tèque bâillait. Il avait eu un samedi soir plein d'indignité, qui l'avait conduit d'un bar à une boîte de nuit, puis à un autre bar, liquidant dans divers breuvages des fatigues existentielles et quelques soucis d'argent. D'un œil gonflé et larmoyant, il voyait sur l'écran une succession

d'images sans suite logique. Une entrée de bâtiment surmontée d'une enseigne en demi-cercle où on pouvait lire « Notre-Dame des Orphelins ». Un hôtel sur la façade duquel avait été peinte en lettres gothiques cette raison sociale : « Hôtel du Grand Cerf ». Une place, assez vaste, où il y avait des arbres, et sur le pavé de laquelle circulaient des groupes empotés de figurants qui cherchaient leurs marques. Quelques photos de famille, des rangs d'oignons, vagues silhouettes de paysans endimanchés, enfants graves, immobiles, sur le bord d'une fontaine, sur la toile de fond d'une église sans charme. L'intérieur de l'hôtel, un salon plutôt cosu, mais d'un style exagérément rustique, avec de lourdes poutres, une cheminée au manteau noirci, des lampes en fer forgé, des tables en bois épais. Au mur, des chromos, des vieux outils, une glace immense dont le reflet révélait un tableau où l'on apercevait des moulins. Quatre essais de scènes qui réunissaient Rosa et Armand. Un gros plan de Rosa. Puis, un plan plus large de l'actrice debout près de la cheminée de l'hôtel. C'était à peu près tout.

« Et alors ? demanda Nicolas Tèque.

– Et alors, en voyant ça, j'ai eu l'idée qu'on pourrait faire un documentaire intéressant.

– Plus personne ne la connaît, ta Rosa, mon pauvre Charles ! Et Armand, encore moins. Qui veux-tu intéresser à une histoire pareille ? Ton idée n'est pas fameuse.

– Je ne dis pas comme toi. D'abord, parce que la télévision rediffuse de temps à autre plusieurs des films de Rosa Gulingen et d'Armand Grétry.

– Jamais vu.

– Moi si.

– C'est comment ?

– Romantique, quand on aime. Grandiloquent, quand on n'aime pas. Mais ce n'est pas l'important. »

Il recula vers la fenêtre, glissa les mains dans les poches de sa veste.

« J'ai commencé à me renseigner. L'hôtel du Grand Cerf existe toujours. Il appartient toujours à la même famille. Thérèse Londroit. Fille de Léontine Londroit. Il paraît que Reugny, le village, n'a pour ainsi dire pas changé depuis le début des années soixante. On y a longtemps célébré le culte de Rosa et d'Armand.

– Qu'est-ce que tu attends de moi, Charles, exactement ?

– Rends-toi sur place. À Reugny. Retrouve les témoins de cette époque. Les lieux. Va chez les gens du pays. Je suis sûr qu'ils conservent avec fierté des photos qu'ils ont prises de Rosa et d'Armand. Consulte aussi les archives des journaux. Aussi bien en France qu'en Belgique.

– Je ne vois pas pourquoi.

– C'est toute une époque du cinéma, tu sais. Et puis, il y a cette fin curieuse. Dont on possède les images des heures qui l'ont immédiatement précédée. Rosa s'est noyée à six heures du soir, le 6 juin 1960. En examinant avec soin les bouts de films que j'ai retrouvés et en les comparant avec plusieurs articles de presse, tout m'a laissé supposer que la scène où l'on voit Rosa près de la cheminée de l'hôtel a été tournée moins d'une heure avant sa mort.

– Et puis ?

– Et puis, rien. Je voudrais savoir ce qui s'est passé pendant cette heure.

– Plus de quarante ans après, les choses ne vont pas être simples.

– C'est un bon petit boulot pour toi. Je te donne une semaine. »

Nicolas n'avait pas le choix. Il lui restait juste de quoi payer pour un mois la chambre qu'il occupait depuis deux ans. Il avait revendu sa voiture et, dans l'urgence, n'en

avait pas tiré la moitié de sa valeur. Charles Raviotini le dépannait de temps à autre, avec des petits emplois de régisseur, d'accessoiriste, de photographe, n'importe quoi qui lui permettait de survivre mois après mois.

Sans excitation, le producteur fit le plan du film qu'il espérait consacrer à la mort de Rosa Gulingen. Il était de ces hommes qui savent et ne se trompent jamais. Il fourmillait d'idées bizarres, de projets irréalisables et tortueux, qu'il menait néanmoins à terme sans désespérer, avec une conviction paisible qui inspirait confiance à tout le monde.

« Je pars quand ? interrogea Nicolas Tèque.

– Demain matin. Je t'ai pris un billet de train jusqu'à Larcheville. À Larcheville, tu loueras une voiture. Il y a une agence à deux pas de la gare. La frontière n'est qu'à quelques minutes de route. Tu logeras évidemment à l'hôtel du Grand Cerf. Je t'ai préparé une carte routière de la région. De l'argent. Un petit appareil photo, un magnétophone de poche. Faxe-moi ou téléphone-moi des nouvelles une fois par jour. Je compte sur toi, mon vieux. »

Il souriait en lorgnant vers l'écran de télévision où Nicolas venait de faire un arrêt sur l'image de Rosa appuyée contre le jambage de la cheminée.

« Est-ce qu'elle a l'air d'une femme saoule ? murmura Charles.

– Elle est en pleine forme, c'est vrai. Mais ça ne veut rien dire.

– Là, il ne lui reste pas une heure à vivre.

– En une heure, elle avait le temps de vider une bouteille d'alcool.

– On peut tout imaginer, Nicolas.

– Quel âge avait-elle ?

– Quarante et un ans.

- Elle en paraît dix de moins.
- Preuve que c'était une bonne actrice. »

*Reugny. Dimanche après-midi.
Hôtel du Grand Cerf.*

Thérèse Londroit n'était pas d'humeur facile. Tout l'agaçait. Les clients se faisaient rares, même en pleine saison. Ce midi, elle n'avait servi qu'une demi-douzaine de couverts, principalement à des Flamands et à un couple de Bruxellois. Quelques touristes français séchaient une bière consistante dans la tiédeur du salon. Deux jeunes gens s'étaient installés dans l'ancienne grange qu'elle avait transformée en une espèce de petit musée à la gloire de Rosa Gulingen et d'Armand Grétry. Pendant des années, elle avait accumulé quantité d'objets ayant un rapport avec les deux comédiens, affiches de film, photographies, matériel publicitaire, la paire de chaussures que Rosa portait dans *Les Bandes rouges*, le collier de coquillages qu'Armand lui offrait dans *L'Archipel de l'amour*, une boîte des mêmes cigares que fumait Grétry dans la vie, une collection de portraits du couple peints par des artistes amateurs. Rosa et Armand avaient inspiré une génération entière d'artistes locaux, des Français comme des Belges. Au milieu de cet entassement de souvenirs d'une valeur minuscule, elle avait fait construire trois tonnelles, couvertes de lierre et de fleurs en matière plastique. Les couples d'amoureux y trouvaient comme un abri à leurs déclarations de saison. S'ils le voulaient, ils pouvaient aussi visionner deux ou trois films de Rosa.

De l'autre côté de la fenêtre, qui donnait sur la place de Reugny, elle vit s'arrêter le taxi de Sylvie Monsoir devant

le Centre de Motivation qu'avait ouvert Richard Lépine dans ce qui, avant la guerre, avait longtemps été une maison d'accueil pour les orphelins. De la voiture, il descendit trois hommes. C'était la quatrième fournée depuis le matin. D'autres étaient venus par leurs propres moyens. Ou dans des taxis français.

Elle haussa les épaules. Les affaires de Richard Lépine ne la préoccupaient pas. Mais elle l'épiait avec une curiosité grandissante. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Elle se demandait seulement ce que pouvaient bien venir chercher ici ces hommes en costume, raides comme des piquets, incapables d'un sourire ou d'un bonjour, et qui ne mettaient jamais les pieds à l'hôtel du Grand Cerf. Toutefois, le Centre de Motivation était réputé dans l'Europe entière. Elle avait parcouru des articles dans les journaux. Les entreprises avaient l'habitude d'organiser des stages et des séminaires à Reugny. Richard Lépine avait développé une méthode singulière, basée sur l'observation des représentations animales. Elle n'en savait pas plus. Les gens du pays ne parlaient pas beaucoup de ces choses-là, qui relevaient des secrets et des mystères dont il valait mieux se tenir éloigné. Trop d'argent. Trop de personnages puissants.

La Sylvie Monsoir faisait des manières avec les hommes. Thérèse Londroit pesta entre ses lèvres serrées. Elle n'aimait pas cette femme qui n'était pas du pays. Son mari, Freddy Monsoir, travaillait dans les transports internationaux. Un fou furieux, comme bien des hommes de ce plateau. Et qui avait vécu en patachon pendant cinq ans, le temps de revenir à Reugny le corps couvert de tatouages, les cheveux à ras, des chaînes au cou et aux poignets, avec une allure inhabituelle dans ces campagnes. Il partirait tout à l'heure, prendre un chargement dans les pays de l'Est, on ne savait où et on ne savait quoi. Vendredi soir, il s'était

saoulé à l'hôtel du Grand Cerf. Il avait l'habitude de se saouler avant chaque grand voyage. De se saouler et de casser quelque chose, pour se rappeler au bon souvenir de ses concitoyens. Il était fort comme un bœuf. Et brutal. Il avait plus d'une fois arraché le robinet de la fontaine, d'un seul élan, à pleine poigne, en riant. Mieux valait être bien avec lui. Il savait ajuster le coup de poing qui brise la tête en plusieurs morceaux. Il avait été la terreur des bals et des dancings. Ce n'est pas qu'il était méchant. Non. Mais sa jalousie le gouvernait. Depuis qu'il avait ramené cette Sylvie, c'était pire. D'autant qu'il devait l'abandonner à la convoitise des hommes durant des semaines et que cela le rongait.

« La jalousie n'a jamais empêché les cornes. Elle les fait seulement sentir mauvais », murmurait Thérèse Londroit, sans savoir qu'elle citait Xavier Forneret.

Elle reprit le chiffon qu'elle avait posé sur le rebord de la fenêtre et entreprit de dépoussiérer le dessus des tableaux accrochés au mur, espérant que ce geste domestique ferait venir des clients.

*Reugny. Dimanche après-midi.
Centre de Motivation.*

Le silence était de règle. Une fois franchi le seuil, les participants au stage ne s'appartenaient plus et n'appartenaient plus au monde ordinaire. Richard Lépine ne se montrait pas. Il méditait dans son bureau jusqu'au soir. Élisabeth Grandjean était chargée d'accueillir les stagiaires. C'était une longue et belle femme au visage fermé, vêtue d'un tailleur noir et d'un corsage blanc. Dans le hall, elle prenait en charge chaque stagiaire et le conduisait à



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2017, N° 136634 ()
Imprimé en France